3

ELOGE HISTORIQUE

DE

M. THÉOPHILE DE BORDEU,

DOCTEUR RÉGENT DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS, MÉDECIN DE MONTPELLIER.

Par J. J. GARDANE, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin de Montpellier, &c.



Se trouve à Paris,

Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

1777.

MM
CM 1 2 3 4 5 6 7 8 9

A. S. A. S.

MADAME LA DUCHESSE DE CHARTRES, PRINCESSE DU SANG.

MADAME,

La confiance dont VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *honoroit le Grand Médecin que la France vient de perdre, m'a fait espérer que vous daigneriez accepter l'hommage du précis de sa vie &*

de ſa doctrine. Le ſouffle empoiſonné de l'envie ne flétrira point les fleurs que j'ai répandues ſur ſa tombe, ſi vous les mettez ſous votre protection.

J'ai penſé d'ailleurs que ce tribut de mon amitié & de mon attachement pour l'homme célèbre à qui le ſoin de votre ſanté fut confié dès votre plus tendre enfance, vous ſeroit d'autant plus agréable, qu'il eſt dicté par le ſentiment, & qu'à ce ſeul titre il a des droits ſur votre cœur.

Je ſuis, avec un profond reſpect,

MADAME,

De Votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble
& très-obéiſſant
ſerviteur,
GARDANE.



ELOGE HISTORIQUE

DE M. THÉOPHILE DE BORDEU.

LE Médecin dont le travail ſe borne uniquement à voir des malades, & qui n'ayant jamais rendu compte au public, ni de ce qu'il ſait, ni de ce qu'il fait, paſſe pour un homme célébre, ſoit en parlant d'un ton d'Oracle, ſoit en ſe faiſant prôner par des amis, ne jouit ordinairement que d'une réputation éphémère. Le calcul des richeſſes amaſſées en multipliant le nombre de ſes viſites, occupe la plus grande partie de l'hiſtoire de ſa vie, & ſi l'on ſe ſouvient de lui après ſa mort, ce n'eſt ſouvent que par le faſte & la prodigalité de ſes héritiers. Mais celui qui, ſans négliger ce qu'il doit à ſes malades, dérobe chaque jour quelques inſtans à ſon repos pour méditer ſur ſon

Art, & publie le résultat de ses méditations, celui-là, dis-je, a de légitimes droits à notre reconnoissance ; s'il meurt, il se survit dans ses ouvrages, & c'est en admirant la conformité qui regne entre ses écrits & ses succès, que la postérité avoue la réputation qu'il s'étoit faite. Telle sera désormais celle du Médecin dont je vais faire l'Eloge.

Peu exercé dans ce genre d'écrire, j'ai senti que la tâche que je m'imposois, auroit dû être remplie par une plume plus éloquente que la mienne ; mais si dans cet élan de l'amitié, je n'ai pas fait tout ce qu'exigeoit la mémoire d'un homme célèbre, du moins serai-je le premier qui aurai rendu hommage à ses talens, & mon cœur sera satisfait.

1722. M. Théophile de Bordeu, naquit à Iseste dans la Vallée d'Ossau en Béarn, le 22 Février 1722. Il eut pour pere Antoine de Bordeu, Conseiller d'Etat, Médecin de Montpellier, Intendant des Eaux Minérales de l'Aquitaine ; son ayeul, Théophile de Bordeu, Gentilhomme Béarnois, avoit également professé la Médecine, & M. de Bordeu laisse deux freres, dont l'un, François de Bordeu, actuellement Intendant des

Eaux minérales de sa Province, y exerce cet Art avec distinction.

Il fit ses premieres études au College des Jésuites de la ville de Pau, & aux Barnabites de la ville de l'Escar; d'où il fut conduit à Montpellier par un goût héréditaire pour la Médecine. A l'âge de dix-neuf ans il avoit déja acquis de si grandes connoissances d'Anatomie, qu'il fut choisi par ses condisciples pour suppléer aux leçons des Démonstrateurs particuliers, dans une dispute survenue entr'eux & ces derniers. 1741.

Il s'agissoit alors dans cette Ecole de l'opinion d'Hamberger, sur la respiration, & de celle de Willis, sur la plus ou moins grande dureté du cerveau. Le jeune Bordeu saisit avidement cette question, s'en occupa, & combattit avec succès le Dogme du Médecin Anglois par de nouvelles expériences.

L'Analyse de la sensibilité fut la suite de ce premier travail; elle donna lieu à une Thèse sur le sentiment en général, *de sensu generice considerato*, par laquelle M. de Bordeu parvint au grade de Bachelier. Cette Dissertation renfermoit le germe de tous les ouvrages qu'il a publiés depuis. On y apprit à regarder les organes du corps vivant, comme jouissant chacun d'un sentiment, 1742.

& d'un mouvement particulier, & d'une disposition décidée pour tel sentiment ou tel mouvement, d'où résultoient l'harmonie & l'accord des actions qui concourent à l'ensemble de la vie, & qui toutes dépendent plus ou moins de cette propriété de la fibre, particuliere à chaque individu. On y vit sur-tout l'existence des esprits animaux combattue ; la sensibilité rapportée à la seule vibration des nerfs ; une division claire & distincte des fonctions de l'ame, considérée comme *nature animale* ; le systême de M. de Haller sur l'irritabilité prévu, & toutes ces vérités puisées par l'Auteur, pour ainsi dire, dans le sein de sa famille, comme il l'avoue lui-même, avec autant d'ingénuité que de modestie : » nous en avons été allaités, & si c'est une erreur on doit nous la pardonner, comme on pardonne les signes de » naissance » *pueri succimus quæ juvenes adhuc proponimus, connati saltem condonentur nævi* (1).

Des connoissances si précoces déterminerent les Professeurs de Montpellier à dispenser le Candidat de plusieurs actes, du nombre de ceux par

(1) Dissertatio Physiologica de sensu in genere considerato in-4. à Montpellier 1742, p. 15. §. LXXV.

lesquels on y parvient à la Licence. Mais loin de goûter le repos que lui ménageoit cette faveur peu commune, M. de Bordeu n'en devint que plus ardent à l'étude, & mit à profit cette dispense d'exercice, en travaillant une autre dissertation sur la formation du chyle, *Chylificationis Historia* (1).

Cette nouvelle production plus étendue que la précédente, présentoit de grandes vues, & des détails anatomiques bien circonstanciés. Le méchanisme de la mastication & de la déglutition des alimens y étoit décrit avec une exactitude remarquable, & les changemens de la pâte alimentaire dans l'estomac & dans les intestins mieux suivis : on y trouvoit encore les premieres expériences de M. de Bordeu sur les glandes parotides. Il résultoit de ces essais, contre l'opinion des Médecins, dits *Méchanistes*, que les compressions produites par le mouvement de la machoire inférieure sur la supérieure, loin de servir à l'excrétion de la salive par ces glandes, étoit plutôt capable d'en intercepter le cours. [2]

(1) Imprimée à Montpellier la même année, in-4.

(2) Les Médecins, dits *Méchanistes*, abusant du mot méchanique, ont prétendu trouver dans les com-

Ce fut alors que l'un des grands Maîtres de cette savante Ecole, le fameux Fizes, présagea la célébrité de M. de Bordeu. » Je l'ai connu,

---

pressions qu'éprouvent entr'elles les différentes parties du corps humain, & dans l'impulsion des fluides sur les solides, la cause de tous les mouvemens du corps animé. Ils ont porté cette espece de délire jusqu'à vouloir que le sang conduit au cerveau par les carotides, y séparât un prétendu fluide nerveux, autrement dit, *esprits animaux*, dont ils n'ont jamais prouvé l'existence. Ils ont même poussé l'abus des choses, jusqu'à croire que l'impulsion que le cerveau & le cervelet recevoient du sang artériel, comprimant les organes secrétoires & excrétoires de ces esprits animaux, dirigeoit ces derniers vers les muscles du cœur, & renouvelloit ainsi le mouvement de cet organe. Cette doctrine toute Cartésiene, prit naissance en France ; Boerhaave, à qui plusieurs personnes l'ont attribuée, ne fit que l'adopter dans ses leçons ; & soit qu'il l'ait présentée d'une maniere plus séduisante ; soit que l'admiration due aux travaux excessifs du Professeur Hollandois, ait entraîné les Médecins de France, un grand nombre a juré pendant long-tems dans les paroles de ce Maître, au point qu'il a fallu les plus grands efforts pour ramener à la vérité ceux qui avoient embrassé ce systême.

L'Ecole de Montpellier a l'avantage d'avoir la premiere attaqué la doctrine des *Méchanistes*, nécef-

disoit-il, depuis, avec satisfaction, lorsqu'il prenoit ses grades dans notre Faculté; je fus frappé de son génie; je lui trouvois une façon de pen-

---

faire à ceux qui veulent rendre raison de tout, mais peu satisfaisante pour les Méchaniciens. On ne peut refuser à M. de Sauvages, le mérite de l'avoir réfutée avec force. Instruit des vrais principes de la méchanique, ce Professeur a fait sentir l'abus de ce mot dans le systême des soi disans Méchanistes, & il a prouvé que la résistance, loin de renouveller la puissance, ne pouvoit que l'affoiblir & l'éteindre enfin, même dans le corps le plus élastique; à moins qu'une force étrangère ne vint au secours du mouvement dépéri ou perdu. En renversant ainsi l'hypotèse des méchanistes, M. de Sauvages en établit une toute Stahliene, dans laquelle il admît avec Stahl & Wolff, un moteur particulier dérobé à nos sens (l'ame) & lui attribua tous les mouvemens de notre machine. Cette secte fut appellée la secte des *Animistes*. Mais les mouvemens de la fibre après la mort de l'animal & ceux des animaux qui n'ont point d'ame, ébranlèrent également cette derniere doctrine. On reconnut avec M. de Haller une irritabilité particuliere de la fibre, & il fallut (sans blesser le dogme & sans confondre l'homme avec la brute) admettre cependant en lui une sensibilité d'instinct commune à tous les êtres vivans, & capable de produire le sentiment machinal & géné-

ser peu commune ; il étoit fort docile à l'instruction : mais on le voyoit très-peu satisfait de l'explication que nous donnions des phénomènes de l'économie animale, & je n'ai jamais douté qu'il

ral du corps humain, ainsi que de chacun de ses différens organes ; sentiment indépendant de la volonté & de la réflexion, mais toujours produit par une cause supérieure à la résistance & au choc des solides & des fluides. C'est-à-dire, qu'il a fallu revenir à l'opinion de M. de Bordeu, qui avoit bien constaté avant M. de Haller, la vie propre de la fibre, mais qui au lieu de donner à cette propriété particuliere, le mot *d'irritabilité*, a toujours pensé que les mouvemens qu'on observoit après la mort de l'animal, & qui ne duroient que quelques instants, n'étoient qu'une extension de cette même sensibilité, qui dure tant que la fibre se conserve dans l'état où elle se trouvoit du vivant de l'animal.

Ces raisons & des réflexions solides contre les expériences d'après lesquelles on avoit prétendu conclure que plusieurs parties du corps humain ne sont point irritables, se trouvent détaillées dans la Thèse que M. François de Bordeu, frere de Théophile, soutint à Montpellier en 1757, & où l'on n'a pas de peine à reconnoître, indépendamment des talens particuliers de ce Médecin, combien le génie de son frere avoit influé sur son ouvrage, qui fut généralement applaudi par les Maîtres de l'Ecole de Montpellier. J'étois présent à ces applaudissemens.

ne parvint un jour au point de réputation où il eſt arrivé depuis. »

A cette époque MM. de Sauvages, Chaptal, Serane, Lazerme, Combaluſier, Lamure, & Venel, devenus depuis preſque tous Profeſſeurs dans cette même Univerſité, commençoient également leur carriere; comme on avoit vu peu d'années auparavant, ſortir de l'Ecole de Leyde, les Vanſwieten, les Tronchin [1], les Haller, les Gaubius, les Sanchés, &c. Il ſemble qu'à certaines périodes, une portion de génie ſe répande tout d'un coup ſur pluſieurs têtes, leſquelles s'électriſant par la colliſion des idées, produiſent enſuite un trait de lumiere qui éclaire leur ſiecle & illuſtre leur patrie.

La carriere de la Licence finie, M. de Bordeu reçut le Bonnet de Docteur, avec le ti- 1743.

(1) Nous aimons à rappeller ici l'Eloge que M. de Bordeu a fait de cet illuſtre diſciple de Boerhaave. Il y a, diſoit-il, des praticiens reſpectables des pays étrangers, tels que M. Tronchin, Médecin célèbre à Amſterdam, qui ſont expectateurs & qui ménagent les criſes dans les maladies aigues. art. criſe, Dict. Encyclop.

tre de *Médecin Chirurgien* (1), & revint à
1744. Pau, l'année suivante, précédé par sa reputation naissante dans cette ville, & regretté à Montpellier par tous ses confreres. Mais si le séjour qu'il fit en Béarn devoit être utile à ses compatriotes par les succès qu'il y obtint dans l'exercice de la Médecine, il ne le fut pas moins à lui-même par l'application qu'il fit de la Théorie, à la Pratique de cet art.

1745. Cependant l'Université de Montpellier avoit trop d'attraits pour M. de Bordeu, pour qu'il ne fût pas tenté de retourner dans cette ville. Ce

(1) La Faculté de Montpellier est dans l'usage de donner ce double titre à ceux qui le sollicitent, & qui s'en rendent dignes par des examens particuliers. Communément ceux qui se proposent de professer l'anatomie dans d'autres villes, & qui sont dans le cas d'y joindre des leçons de Chirurgie, se font Médecins Chirurgiens. C'est ce qui détermina M. de Bordeu à le faire aussi, parce que son dessein étoit d'enseigner un jour l'Anatomie & l'art des accouchemens dans sa Province. Mais il ne renonça pas pour cela à la Médecine. Fils & petit fils de Médecin, comment eût-il pu abandonner l'état de ses peres dans lequel ses talens lui promettoient tant de succès. Ses lettres sur les Eaux Minérales de son pays, à la tête desquelles il prit ce double titre de Médecin Chirurgien, appartenant plutôt à la Médecine qu'à la Chirurgie, prouvent qu'il fit toujours son occupation principale de cette premiere partie de l'art de guérir.

qu'on a cru bien voir dans ses premieres études, paroît si différent de ce qu'on observe en exerçant, qu'il est presqu'impossible qu'un homme qui a l'ame honnête & le cœur droit, ne desire point après cette épreuve, de revenir sur ses pas, pour rectifier à la source de l'enseignement les idées qu'il s'étoit faites avant d'avoir vu des malades. Aussi M. de Bordeu revint-il à Montpellier, d'où, après y avoir professé deux ans l'Anatomie & perfectionné ses connoissances médicinales, il se transporta dans la Capitale du Royaume, ayant donné auparavant de nouvelles preuves de son goût pour l'observation, en constatant un des premiers, la propriété antigangreneuse du quinquina, peu connue alors en France.

Ce fut en 1746 que ce Médecin parut à Paris pour la premiere fois. La dissipation, qui trop souvent y entraîne les jeunes gens, ne put le distraire de ses méditations profondes. Il y suivit exactement les meilleurs maîtres ; on le vit assister aux leçons de tous les genres, il fut sur-tout assidu à celles du fameux Rouelle ; & comme s'il eût craint, en se livrant trop à la médecine spéculative, de perdre le tact du Praticien, qu'il avoit acquis à Pau & à Montpellier, il rechercha l'occasion de voir des malades, & le fit avec succès, 1746.

tant à l'Hôpital de la Charité de Paris, qu'il ſuivit exactement pendant quelque tems, qu'à l'Infirmerie Royale de Verſailles, où il remplaça, pour quelques mois M. Medalon, ſon parent & ſon ami.

1749. A peine trois ans s'étoient écoulés dans ce pénible exercice, que ſes parens le rappellerent une ſeconde fois en Béarn. Il s'y rendit alors avec le brevet d'Intendant des Eaux Minérales de l'Aquitaine. Ces Eaux, quoiqu'efficaces, avoient été beaucoup trop négligées; il falloit tout le zele & la ſagacité de M. de Bordeu pour analyſer leurs principes, conſtater leur vertus, en recueillir les effets, & leur regagner la confiance affoiblie ou perdue. Auſſi ce Médecin les avoit-il avantageuſement annoncées dès l'année 1746 & 1748, par des eſſais en forme de lettres, dans leſquels l'origine des ſources en général, & la cauſe de leur chaleur étoient recherchées avec ſoin, & où ſe trouvoient des réflexions phyſiques & médicinales, qui déceloient un eſprit ſupérieur aux préjugés. La Sur-Intendance des Eaux de l'Aquitaine fut le prix de ce travail. (a)

(a) L'Analyſe des Eaux Minérales du Béarn a été continuée depuis par ordre du Roi, par MM. Venel

A des occupations ſi utiles, M. de Bordeu joignit un cours ſur l'art des accouchemens, en faveur des Chirurgiens & des Sages Femmes. En même tems il adreſſa, à l'Académie des Sciences de Paris, un ſavant Mémoire Anatomique ſur les articulations des os de la face, dans lequel la conſtruction de cette charpente oſſeuſe, & le méchaniſme ſingulier qui réſulte des engrenures & des diverſes coupes des os qui la compoſent furent expoſés avec la plus grande vérité. Sur toutes choſes, il eut à cœur de poſer les premiers fondemens du Journal des Eaux de Bareges, qui continué depuis plus de trente ans, dans le plus grand ordre ſous l'autorité du Gouvernement, par Antoine de Bordeu, ſon pere, & par François de Bordeu, ſon frére, procure aux malades qui vont aux Eaux, la ſatisfaction d'y voir des

& Bayen. Le premier, mort l'année derniere, avoit été condiſciple de M. de Bordeu, compoſé différens articles de l'Encyclopédie & profeſſé la Médecine avec diſtinction dans l'Univerſité de Montpellier. L'autre également ami de M. Bordeu, & Apotichaire Major des Armées du Roi, jouit de la plus grande réputation par ſes connoiſſances en Chymie, en Phyſique & en Hiſtoire Naturelle, & ſur-tout par une modeſtie rare qui ajoute au prix de ſes talens.

cures de tout genre, & l'eſpoir d'en groſſir le nombre.

Après ces déplacemens ſucceſſifs, M. de Bordeu revint enfin à Paris pour s'y fixer. Il y fut annoncé par les recherches qu'il publia ſur les différentes poſitions des glandes, & ſur leur action. Ce qu'il avoit avancé ſur les parotides, dans ſon hiſtoire de la Chyliſication, y fut pleinement développé, & l'application qu'il en fit à tous les autres organes excrétoires du corps humain, renverſa pour toujours l'hypotèſe des *Méchaniſtes*, ſur la ſituation & le jeu de ces mêmes organes.

1753. En 1753, les Auteurs de l'Encyclopédie, appellant à leur travail les ſavans de tous les genres, n'oublierent pas M. de Bordeu. Il fut chargé du mot *Criſe*. Cet article, qui ſuppoſe une connoiſſance profonde des premiers Ecrivains de la médecine, joint à la comparaiſon des opinions des anciens, avec celle des modernes, une diſcuſſion judicieuſe de leurs raiſons réciproques.

On s'attend, en le terminant, de voir M. de Bordeu prendre parti pour l'une des deux opinions ſur les criſes, ou en établir une nouvelle ſur les ruines des précédentes : mais ce Médecin étoit trop prudent & trop éclairé pour prononcer ſur une queſtion ſi difficile. Comme il cherchoit la

vérité de bonne-foi, il resta dans le doute, & ne parut que plus grand par cette modestie, qui pourroit peut-être avoir plus d'imitateurs, surtout dans l'étude de l'art de guérir, où l'on rencontre si difficilement la vérité, & où les erreurs sont si funestes.

Cette même année l'Académie de Chirurgie couronna une Dissertation de M. de Bordeu, sur les écrouelles; sujet du prix qu'elle avoit proposé pour l'un de ceux qu'elle a coutume de distribuer chaque année. Tout parut neuf dans cet ouvrage, établi sur l'anatomie la plus exacte, & sur les meilleurs principes de l'art de guérir. Des vues particulieres sur la nature de l'air des montagnes, où les écrouelleux sont si fréquens, sur celle des eaux qu'ils y boivent, & des alimens dont ils font leur nourriture; & des observations judicieuses faites à l'ouverture des cadavres des sujets morts de cette maladie, furent la base de cette dissertation, dans laquelle l'Auteur tira le plus grand parti de l'action du tissu cellulaire, pour expliquer les symptômes de cette affection opiniâtre, & les phénoménes qui se présentent dans son traitement. 1753.

L'usage veut, que nul ne puisse exercer la Médecine dans Paris, sans être préalablement 1753.

admis au nombre des Docteurs Régens de la Faculté de Médecine de cette Capitale, quand même il feroit membre d'une autre Faculté du Royaume; à moins que la confiance particuliere du Roi & de la Famille Royale, ne l'ait difpenfé de fuivre cette carriere longue, pénible, mais honorable. Les protections qu'avoit M. de Bordeu, & plus encore fes talens précoces, auroient pu facilement lui mériter cette exemption; mais fon ardeur pour l'étude de la Médecine l'emporta fur ces facilités; plus il vit d'obftacles à combattre, plus il eut de defir de les furmonter; le cours d'une feconde licence ne le rebuta point, il aimoit fon art, & il faifit avec empreffement les moyens de le profeffer dans une Ecole favante, émule de celle qui l'y avoit initié.

Il fe mit donc, comme on dit, *fur les bancs*, où fon premier début fut d'examiner fi toutes les parties du corps humain concouroient à la digeftion. *An omnes corporis partes digeftioni opitulentur*? L'action de l'eftomac influant néceffairement fur celle de tous les autres organes, il étoit naturel d'établir une réciprocité d'influence entre ces organes & l'eftomac. Cette premiere vérité conduifit à la connoiffance plus exacte des forces épigaftriques

épigaſtriques, de cette action des régions précordiales, mieux connue par les anciens Philoſophes que par les Médecins. M. de Bordeu fit de cette région le ſiége, la réunion & l'appui de preſque tous les efforts du corps humain, & de preſque toutes les ſimpathies ; de-là parut mieux alors dépendre le jeu & le trouble des paſſions, & les effets des appétits divers. L'on diſtingua ſur-tout avec ce Médecin, le mouvement de digeſtion de l'eſtomac, de l'impreſſion méchanique qu'il reçoit des alimens qu'il digere, & le ſentiment de faim & de beſoin produits l'un par la néceſſité de ſubſtanter la machine, & l'autre par celle de la remonter, pour ainſi dire, en rempliſſant la capacité de l'eſtomac, & relevant ainſi ce viſcere de l'affaiſſement où le laiſſe l'abſence des alimens ſolides.

La ſeconde Thèſe d'Hygiene eut pour ſujet l'utilité de la chaſſe & ne fut pas moins intéreſſante. M. de Bordeu y prouva, par les mêmes principes, que cet exercice étoit de tous, le plus ſalutaire. *Venatio cæteris exercitationibus ſalubrior.*

Vint enſuite ſa fameuſe Diſſertation ſur les Eaux de l'Aquitaine, qui fit une impreſſion vive ſur les eſprits. Ce travail où l'Auteur faiſoit 1754.

une heureuſe application de ces principes à la pratique de la Médecine, fut le réſultat des faits recueillis dans le Journal de Bareges dont j'ai parlé. Des Obſervations nombreuſes y prouverent juſqu'à quel point les viſceres du bas ventre irrités, pouvoient porter le trouble dans toute la machine. Ces régions mieux examinées parurent être le foyer des maladies épigaſtriques, & diaphragmatiques, plus communes qu'on ne l'avoit penſé; l'Auteur démontra qu'elles formoient un centre non moins remarquable que la tête, pour le cours & le développement des forces nerveuſes, toujours plus ou moins dirigées vers la région de l'eſtomac & des hypocondres. Une particularité remarquable dans cette Thèſe, c'eſt d'y voir attaquer & détruire le préjugé où l'on avoit été juſqu'alors de ne prendre les Eaux que le matin & à la doſe de quelques verres; M. de Bordeu prouva par l'expérience, qu'on pouvoit en faire la boiſſon ordinaire des repas, & ſon conſeil a prévalu depuis.

Que d'eſpace parcourt en peu de tems l'homme de génie, que d'objets il embraſſe comme en ſe jouant! Ainſi en moins de quatre années, M. de Bordeu coopéra au plus beau monument qu'on ait jamais élevé aux Sciences & aux Arts; ſes recherches le placèrent au rang des grands Anato-

mistes ; une Société éclairée le couronna ; une autre Compagnie savante l'admit dans son sein. Mais ce qui étonnera davantage, c'est qu'au milieu du travail qui lui mérita ces honneurs, il sçut encore trouver le tems de s'occuper des ouvrages d'autrui. Tels furent par exemple ceux qui ont pour titre, idée de l'homme Physique & Moral, le *Specimen novi Medicinæ conspectus*, & le *Medecinæ conspectus*, publiés par M. de la Caze, son parent, & auxquels il eut beaucoup de part, conjointement avec feu M. Venel, son ami & son ancien condisciple.

La Licence de Paris achevée, M. de Bordeu 1755. qui en occupa la premiere place, fit son début dans la Médecine Pratique, à l'Hôpital dit de la *Charité*, dont il fut nommé Médecin; dans cette Maison salutaire où chaque malade couché seul dans un lit, soigné avec exactitude, & proprement tenu, fournit à ceux qui veulent observer, la facilité de suivre la marche de la nature, troublée ailleurs par le tumulte, la malpropreté, l'irrégularité du régime, & par l'abominable usage de coucher plusieurs malades dans un même lit.

Sa nomination à cette place fut des plus honorable : jusqu'alors il n'y avoit pas eu de Médecin *expectant* à la Charité, & l'on ne parve-

noit à y faire la Médecine, qu'après avoir été revétu du titre de Docteur-Régent. M. de Bordeu éprouva, cette fois encore, une distinction bien flatteuse. Par délibération expresse du Chapitre des Religieux de la Charité, & du choix de M. Verdhelan des Moles, Médecin de cet Hôpital, il fut nommé son substitut, quoiqu'il n'eût encore alors, que le titre de Licentié. Ce choix est consigné dans les registres de la Charité de Paris. Et comment M. de Bordeu n'auroit-il pas gagné la confiance & forcé, pour ainsi dire, l'admiration des Religieux de cette maison? Dans son premier séjour dans la Capitale & depuis son retour, il avoit suivi très-assidument leur Hôpital; appliqué chaque jour à visiter leurs malades, il en examinoit le pouls, prédisoit la crise de leurs maladies, & se trompoit rarement. Ses prédictions, il est vrai, furent traversées par une pratique différente, tant qu'il n'y fut que simple observateur; mais lorsqu'au lieu de n'être que témoin de la pratique d'autrui, il eut acquis le droit d'y exercer en Chef, maître de l'administration des remédes, il le fut aussi d'attendre l'événement, & cette attente eut le succès qu'il en espéroit.

1756. Ce fut alors qu'il s'occupa de la rédaction d'un grand ouvrage, depuis long-tems mé-

dité. Je veux parler des recherches ſur le pouls par rapport aux criſes. Elles parurent quelque tems après ; & cette époque fut celle de la grande réputation que M. de Bordeu s'eſt acquiſe depuis dans la Médecine pratique.

Tel étoit l'empire de la doctrine des Méchaniſtes, que le pouls ne ſervoit plus qu'à connoître la fièvre en général ; on étoit fort éloigné de préſager la coction & la criſe de la maladie par la modification particuliere de l'artère. Une pratique impatiente & tumultueuſe, ne permettoit pas de s'arrêter à la Doctrine du pouls, dont les principes avoient été ſi bien indiqués par Galien. Ces ſignes étoient regardés comme autant de ſuperfluités, *ad populum phaleras*, c'étoit le mot ; & l'on croyoit avoir tout prouvé, lorſqu'après des théorêmes d'hydraulique, établis ſur des machines ſans vie & ſans ſentiment, & fauſſement appliqués au corps humain, on avoit prononcé les mots *d'action & de réaction réciproque entre les ſolides & les fluides*. (1) De-là l'habi-

(1) Cette erreur eſt venue de la doctrine de Harvée, ſur la circulation du ſang. On ne peut s'empêcher de reconnoître l'impulſion du ſang, du cœur dans les artères, & ſon retour des veines au cœur ;

tude meurtriere des fréquentes ſaignées, l'adminiſtration précipitée des purgatifs, l'abus des remédes, l'oubli de la Médecine d'expectation, & tous les maux qui ſont la ſuite de cette pratique téméraire & peu ſûre.

La doctrine du pouls, par rapport aux criſes, établie ſur l'action vitale & particuliere de chaque partie du corps humain, convainquit par

mais il s'en faut bien que les choſes ſe paſſent comme Harvée & ſes ſectateurs l'ont prétendu. L'opinion de M. de Bordeu, contraire à celle de l'anatomiſte Anglois, a trouvé plus d'un ſectateur; elle vient tout récemment d'être adoptée par M. Fouquet, dans les diſſertations que ce dernier Médecin a publiées pour la diſpute de la Chaire vacante par la mort de M. Venel. Voici l'énoncé de la queſtion propoſée par la Faculté de Montpellier: *Savoir ſi les loix du mouvement progreſſif du ſang, expoſé par Harvée & ſes partiſans, ne ſont pas pleines d'erreurs & de doutes ſous pluſieurs aſpects; & s'il n'eſt pas dangereux de les appliquer à la pratique de la Médecine?* L'Auteur, après les raiſons les plus fortes, conclut pour l'affirmative; une autre queſtion qui eût flatté M. de Bordeu, & dont la ſolution honore également ſa mémoire, c'eſt la ſuivante. *Savoir ſi dans les maladies l'on peut être certain, par le pouls, du ſiége du mal?* Oui, répond encore le ſavant M. Fouquet, pleinement inſtruit de la doctrine de M. de Bordeu.

des obſervations continuées depuis, que le pouls devoit partager cette variation, toutes les fois que la Nature en travail, affectoit plus particulierement, tel ou tel organe. Le cœur y fut conſidéré comme le centre du ſyſtême vaſculeux, d'où partoient des torrens de chaleur & de ſang, qui venoient, en s'étendant dans les artères, croupir, flotter & ſe perdre enfin dans le tiſſu muqueux, d'où une partie du ſang revenoit au cœur par les veines. De cette maniere d'enviſager la circulation, preſſentie & effleurée par les anciens, découloit l'influence & l'irradiation ſinguliere du cœur ſur toutes les parties, les croupiſſemens, les tranſports, les écarts des humeurs, les flux & les reflux que la Nature fait éprouver au beſoin, les rithmes invariables par leſquels le ſyſtême artériel, régulierement agité par la force tonique & ſenſible de toutes les parties nerveuſes, prévient, annonce & ſuit les diverſes fonctions, les affections des organes principaux, & les tranſports des fluides vers le haut & le bas du corps, du côté droit ou du côté gauche. Il eſt évident, ajoûte l'illuſtre Auteur des recherches, de qui j'ai emprunté ce tableau, que le genre vaſculeux eſt ſouvent interrompu par le tiſſu muqueux

ainsi que le mouvement circulaire du sang l'est dans ce tissu, & même dans ses vaisseaux. Il est évident que le mouvement circulaire des gros vaisseaux, comparé au grand mouvement des astres, est interrompu par beaucoup de petits cercles, dont on retrouve l'image dans la marche des planètes, dans ce qu'on nomme les épicycles.

Malgré cette évidence, la Doctrine du pouls essuya des contradictions, & son Auteur, des disgraces. Tout homme qui a le courage de contredire des préjugés reçus & d'annoncer des vérités nouvelles, doit s'y attendre; ce fut aussi ce qui soutint M. de Bordeu, contre les adversités qu'il a éprouvées à cette époque.

Qu'avoit pourtant de si paradoxal, la doctrine du pouls, reconnue aujourd'hui par les plus grands Maîtres (1), confirmée par les Médecins de toutes les Nations, & dont l'Ouvrage, après avoir eu plusieurs éditions en France, a

(1) On doit distinguer en France, parmi les partisans de la doctrine du pouls, MM. Michel, Menuret & Fouquet, qui ont chacun publié des Traités particuliers sur cette matiere importante & au mérite desquels j'ai dû donner ici de justes Eloges.

été traduit en plusieurs langues ? Le plus incrédule ne peut méconnoître la distinction constante & sensible du pouls, en supérieur & en inférieur ; l'action des parties qui sont au-dessus du diaphragme, fait une impression sur le systême de la circulation, essentiellement différente de celle qui s'opere au-dessous de cette séparation transversale de notre machine. Dans le premier cas, tout s'opere avec force, vigueur, activité : de-là viennent la plénitude, la dureté, les rebondissemens du pouls. Dans le second au contraire le pouls en général est plus petit, moins vif, moins fréquent, plus mou, inégal & même intermittent. Voilà certainement deux données sûres pour connoître le véritable siége des maladies, présager leur événement & suivre la voie que la Nature indique pour la crise.

Mais si ces deux parties du corps ainsi distinctes, operent par la diversité de leur site, un changement & une modification essentielle dans l'artère, pourquoi des changemens pareils ne se feroient-ils pas dans les sous-divisions de notre corps ? Pourquoi chaque viscère, chaque organe, ayant en propre sa vie & son action, n'influeroient-ils point à leur tour sur le pouls? A la vérité, ces mouvemens ne frappent pas

toujours les doigts du Médecin ; mais de ce que plusieurs ne les ont pas observés, faut-il les révoquer en doute ? Avec cette maniere de raisonner il faudroit aussi rejetter les Ouvrages d'Hipocrate, n'ajoûter aucune foi à ses prédictions, & traiter d'extravagante sa doctrine immortelle. En effet, quel est le Praticien assez heureux pour avoir vérifié tout ce que présage le Pere de la Médecine ? Quel est celui qui ne s'est plus d'une fois trompé dans les prognostics, même en suivant à la lettre les paroles du Maitre de Cos ? Ainsi, lorsque dans un dédale obscur, le flambeau de la vérité ne laisse échapper que quelques rayons de lumiere, ceux qui sont obligés de le parcourir, fermeront les yeux à cette clarté parce qu'ils peuvent être égarés par une fausse lueur, ou parce que cette même clarté, n'est pas constante ! Conséquence absurde, ridicule, dangereuse même, principalement en Médecine, où ce qu'on sait est un infiniment petit, à côté de ce qu'on ignore, où beaucoup de choses sont conjecturales, où enfin le véritable avantage des Médecins sur les personnes étrangeres à leur Art, est de pouvoir réunir plus de faits, de la comparaison desquels, avec un bon jugement, ils déduisent des conséquences plus vraisemblables.

J'étois à Montpellier, étudiant en Médecine, ſous les mêmes Maîtres que M. de Bordeu, douze ans après lui, avec François de Bordeu ſon frere, lorſque ſes recherches ſur le pouls virent le jour pour la premiere fois. Un ſoir, après les avoir méditées, je ſentis une peſanteur de tête qui me fit porter la main à mon pouls. Je crus y remarquer du rebondiſſement, je prédis un prochain ſaignement de nez, en préſence de pluſieurs de mes condiſciples, & bientôt l'événement juſtifia mon attente. Qu'on juge de la ſurpriſe d'un étudiant, à la vue de ce phénomène, & quel a dû être mon attachement pour le Maître à qui je devois cette ſalutaire doctrine.

La même choſe étoit arrivée quelques années auparavant à l'Hôpital de la Charité. C'étoit M. de Bordeu lui-même, qui avoit prédit l'hémorragie ſur un malade que l'on alloit ſaigner. Le Frere Philippe, de qui je tiens ce fait, ayant différé la ſaignée qui n'étoit que conditionnelle, eut la ſatisfaction de voir la prédiction de M. de Bordeu, s'accomplir, & ſe félicita de ne l'avoir pas troublée par une évacuation qui produit rarement le même effet. Dans une autre circonſtance, les purgatifs adminiſtrés dans le même Hôpital, contre une maladie épidémique, n'empêchoient pas les mala-

des de mourir. Le pouls supérieur, observé par M. de Bordeu, lui fit penser que le vomissement seroit plus utile que la purgation par les intestins : il n'étoit alors qu'observateur, il proposa modestement ses vûes ; on les suivit sur un malade, en lui administrant l'ipecacuana, & l'effet en fut si heureux, que le Médecin ordinaire en continua depuis l'administration avec le même succès. (1)

(1) On a trouvé extraordinaire qu'à l'âge de 34 ans, M. de Bordeu eût publié ses recherches sur le pouls; ceux qui ont fait cette objection, ignoroient sans doute que Baglivi, mort à 34 ans, avoit fait un Traité de médecine pratique, qui a été placé à côté de ceux de Baillou & de Sydenham. On a encore attribué à l'enthousiasme de quelques jeunes Médecins la réputation que les recherches sur le pouls ont acquise à leur Auteur; & l'on a comparé la sensation que ces recherches firent alors, à l'éclat momentané d'une fusée. Le lecteur vient pourtant de voir que la doctrine du pouls par rapport aux crises, a été enseignée plus ou moins dans tous les tems. Les auteurs de cette réflexion me permettront-ils de leur demander, s'il faut comprendre M. Vanswieten parmi les jeunes enthousiastes dont ils veulent parler ? car ce célèbre Archiatre a respecté la doctrine du pouls dans ses commentaires sur Boerrhaave. Si M. Fouquet

Le génie Médecinal, de M. de Bordeu, s'exerçoit encore ſur la criſe qui ſe fait par les ſueurs; ce qu'il en a publié, ſe trouve à la fin de la der-

---

qui diſpute actuellement la Chaire de Montpellier, vacante par la mort de M. Venel, eſt un jeune entouſiaſte? ſi MM. Michel, Menuret & Brouſſonet ſont de jeunes enthouſiaſtes? ſi feu M. Venel étoit un jeune enthouſiaſte? car ces Médecins ſe ſont auſſi tous déclarés en faveur de la doctrine du pouls. Si le Docteur Cok, qui a traduit en Anglois les recherches ſur le pouls, étoit un jeune enthouſiaſte? ſi les Médecins Eſpagnols qui l'ont rétablie ou adoptée, étoient de jeunes enthouſiaſtes? Si feu M. la Virotte, Médecin de la Charité, qui traduiſit l'ouvrage du Docteur Nihel, étoit un jeune enthouſiaſte? ſi le même Docteur Nihel que j'ai vu pluſieurs fois à Paris, & qui, quoique très-âgé croyoit toujours à la doctrine du pouls, étoit un jeune enthouſiaſte? ſi M. de Senac, premier Médecin du feu Roi, qui l'avoit également vérifiée dans les hôpitaux, étoit un jeune enthouſiaſte? enfin ſi la Faculté de Médecine de Montpellier qui a propoſé tout récemment une des queſtions de diſpute de chaire ſur la doctrine du pouls, & qui a permis que l'on conclût pour l'affirmative, eſt compoſée de jeunes enthouſiaſtes?

» La connoiſſance du pouls & de ſes modifications, diſoit M. de Caſa-Major, en approuvant la ſeconde

niere édition de son Ouvrage sur le pouls. La Doctrine d'Hippocrate y est solidement établie; l'Auteur en fait voir la vérité, la confirme &

édition des recherches de M. de Bordeu sur ce sujet, (quelque dénomination qu'on leur donne) est très-importante en médecine, & absolument nécessaire aux Médecins, ainsi que celle des crises qui précedent, qui accompagnent & qui terminent les maladies. Cette doctrine apprend à connoître les variétés & la réciprocité des mouvemens, le rapport admirable qu'il y a des parties aux parties, & des parties au tout. Elle est un guide assuré pour expliquer mieux les phénomènes de l'économie animale, & pour bien conduire les maladies dans leur marche & dans leur traitement, pour en découvrir la cause & le siége principal pour bien connoître celles qui sont compliquées, pour savoir en faire la distinction, & appliquer à chacune le remede qui lui est propre; pour prévoir enfin les crises qui doivent arriver dans les maladies, & en porter un prognostic utile, afin d'être toujours en état de les attaquer, de les combattre & de les vaincre avec plus d'avantage ».

Ce témoignage rendu douze ans après la publication des recherches, par un Médecin respectable par ses lumieres & par son âge, seroit-il aussi celui d'un jeune enthousiaste? si la doctrine de M. de Bordeu est une

l'interprète : partout il paroit nourri de celle des Anciens, & semble se l'être appropriée, comme l'a fort bien remarqué M. de Haller, au sujet des recherches sur le pouls; *manifestò suum.*

Il étoit difficile de faire la Médecine à la Charité de Paris, sans être frappé du tableau effrayant de la colique des peintres, maladie aussi singuliere par ses simptômes, que par les disputes auxquelles elle a donné lieu, & pour laquelle le peuple de Paris a coutume de recourir aux soins administrés dans cet Hôpital. Les Médecins de cette Capitale, la combattoient avec une Médecine forte; les Médecins étrangers employoient une Médecine adoucissante ; il s'agissoit de prononcer entre ces deux partis. M. de Bordeu fit choix d'une méthode mixte, il crut reconnoître de véritables crises dans la terminaison de cette colique ; & en publiant ses vues sur ce sujet, il les rendit plus intéressantes encore, par les recherches qu'il y ajoûta sur l'usage de certains 1760.

fusée, il faut du moins convenir que l'artificier étoit habile, puisqu'au bout de douze ans son ouvrage a reçu l'accueil des personnes qui étoient en état de l'apprécier.

métaux, dont les mauvais effets lui paroissoient beaucoup trop exagérés.

1764. Vint ensuite l'affaire de l'inoculation, malheureuse sans doute pour la Faculté, en ce qu'elle donna lieu à des disputes qui diviserent ses membres, mais heureuse pour le public, puisque du choc des opinions, sortirent de nouveaux éclaircissements sur la maniere d'en envisager la pratique. A cette occasion, M. de Bordeu publia d'autres recherches sur quelques points de l'histoire de la Médecine. Comme on l'a vu constater des premiers en France, l'efficacité du quinquina, dans l'Ecole de Montpellier, de même il fut un des premiers dans celle de Paris, qui se décida pour la tolérance de l'inoculation; mais pour la tolérance seulement, afin de ne point priver sa Patrie d'un secours qui paroissoit avantageux, & de ne pas donner lieu aux abus, par une autorisation trop marquée. Il résultoit encore du travail de M. de Bordeu, que les Médecins pouvoient être partagés en plusieurs classes, savoir; en Empiriques, Dogmatiques, Naturistes, Praticiens, Philosophes, Théologiens. Selon lui aucune de ces classes ne devoit s'opposer à la tolérance de l'inoculation. Au reste, cette maniere

niere d'envisager la Médecine qui répand un nouveau jour sur celle d'en écrire l'histoire, donna à M. de Bordeu, la facilité d'y semer des anecdotes piquantes & des traits heureusement amenés.

Ce dernier Ouvrage, rappelle nécessairement un autre trait particulier. On a soupçonné M. de Bordeu, dans un libelle, d'avoir pris la plume en faveur des Chirurgiens, contre la faculté, dans les divisions qui ont régné entre ces deux Corps. Jamais imputation ne fut plus fausse. M. de Bordeu étoit trop judicieux, pour méconnoitre l'accroissement réel des connoissances des Chirurgiens François de notre siécle, & pour jalouser les récompenses & les encouragemens que leur Art a reçus dans ces derniers tems; mais il étoit également incapable d'oublier les intérêts de son Corps, auquel ce Médecin fut constamment attaché, quoiqu'en dise cet écrivain dont les loix & la Faculté nous ont fait justice.

Cependant la renommée de M. de Bordeu s'accroissoit de plus en plus dans la Capitale. Appellé à la Cour pour la santé de nos Princes, il ne l'étoit pas moins dans Paris, pour celle

des grands Seigneurs & des particuliers qui l'habitent ; & ſon tems partagé entre les perſonnes qu'il alloit voir & celles qui venoient le conſulter, ſembloit ne plus lui permettre d'écrire, lorſque du milieu du tourbillon qui l'entraînoit, on vit ſortir ſes recherches ſur le corps muqueux ou organe cellulaire.

1767. On avoit bien déja quelques apperçues ſur cette queſtion, ainſi que ſur celle du pouls, mais la doctrine des *Méchaniſtes* avoit tellement éloigné les idées raiſonnables des anciens, ſur cet objet, qu'on pouvoit le regarder comme entierement neuf (2). En effet il fut traité comme tel. L'Auteur y prouva que le corps entier ſe réduiſoit en derniere analyſe, à

(1) Comme mon deſſein n'eſt pas de louer M. de Bordeu au détriment de qui que ce ſoit, je dois dire qu'en même tems & concurremment avec lui, pluſieurs Docteurs Régens de la Faculté avoient entrevu l'uſage du tiſſu cellulaire : mais aucun ne le développa mieux que M. de Bordeu ; ſi l'on en excepte M. Antoine Petit, qui par ſes profondes connoiſſances en anatomie, par la maniere dont il a ſaiſi le méchaniſme du corps humain, & ſur-tout par la ſolidité de ſes principes & l'éloquence de ſes leçons, mérite à bon droit de balancer la réputation du Médecin dont je fais l'éloge.

un amas de substance muqueuse, semblable à du blanc d'œuf; qu'on pouvoit regarder cette substance comme l'élément de la nutrition, & qu'elle n'étoit que l'extrait des alimens diversement travaillés; que cette même substance disposée comme une éponge, en couches, lames & cellules, formoit le tissu muqueux ou cellulaire, dans lequel s'implantoient & se nourrissoient tous les organes, toutes les parties fibrillaires & nerveuses, les productions & les allongemens de tous les vaisseaux, lesquels n'étoient eux-mêmes que des tuyaux & des cilindres cellulaires, plus ou moins spongieux & criblés d'une infinité de voies par où ces humeurs s'insinuoient.

Osons le dire, cette doctrine qui répandit le plus grand jour sur celle du pouls, éclaira singulierement la pratique de la Médecine. La théorie des fluxions établie par les anciens, & dédaignée par les modernes, reprit faveur. On connut mieux l'usage & l'action d'un organe présent à toutes les parties du corps, qui les lie, leur sert d'enveloppe & de soutien, & qui se confond & s'identifie avec elles (1). La maniere d'agir des vessicatoires,

(1) Cette vérité a été confirmée depuis par une observation que M. Vicq d'Azir a faite sur un cada-

du cautere, du ſain-bois & des différens topiques, devint plus aiſée à concevoir ; alors le méchaniſme de la nutrition animale, ſe montra mieux aux yeux des Phyſiologiſtes, & la cauſe, en apparence inextricable, de pluſieurs ſyptômes de différentes maladies, ne fut plus problêmatique. La théorie des Métaſtaſes ceſſa également d'être obſcure ; certains paſſages d'Hippocrate, mal interprétés, furent éclaircis ; le traitement des affections de la poitrine, devint plus facile & plus ſûr, & l'on ne parut pas moins ſatisfait de voir reparoître dans la Médecine, la diviſion cruciale du corps humain, ſi bien vue par les Anciens & ſi utile dans la pratique. Car comme on a vu, que le corps étoit partagé tranſverſalement par le diaphragme, de même il exiſte une ſéparation perpendiculaire de notre machine, évidemment tracée ſur les os & ſur

vre, & qu'il a communiquée à l'Académie des Sciences, dont il eſt membre. Cet anatomiſte habile, diſciple de M. Petit, choiſi par ce Médecin pour le remplacer dans ſes leçons, & qui juſtifie pleinement le choix de ſon maître, avoit trouvé dans ſes diſſections, que tous les muſcles de la cuiſſe du cadavre d'un adulte, étoient entierement réduits en tiſſu cellulaire.

les chairs, depuis le ſommet de la tête, juſqu'au pubis.

Treize ans après ce dernier travail, par lequel notre Auteur ſembloit avoir terminé ſa carriere littéraire, il mit au jour ſous ſon nom & ſous ceux de ſon père & de ſon frere, le premier volume du Traité des maladies chroniques, à la tête duquel il plaça un Diſcours plein de ſens & de Philoſophie, ſur l'origine & les progrès de l'art de guérir. L'eſprit ſe refuſe à concevoir l'enſemble de cette derniere production, combien de vérités elle renferme & avec quelle ſagacité l'Auteur a ſaiſi ſon ſujet ! Tout eſt grand dans cet Ouvrage, tout y décele le Praticien heureux, l'Obſervateur profond. Juſqu'ici M. de Bordeu paroiſſoit s'être plus occupé de la nature & de l'état des parties ſolides du corps humain, que de celui des fluides ; dans ce dernier travail l'analyſe du ſang & des humeurs, ſoit en ſanté, ſoit dans les différentes cachexies, eſt décrite avec un ſoin particulier. Ce n'eſt point un Chimiſte ordinaire qui décompoſant par le feu de ſes fourneaux, des ſubſtances animales ſans vie & ſans action, déſunit, précipite & ſépare des mixtes que ſes manipulations ont ex- 1775.

traits ou formés, & qui calcule minutieusement jusqu'au moindre grain de terre, de sel, d'esprit & de phlegme; c'est l'homme de génie qui mesurant d'un œil sûr, l'énorme différence établie entre l'animal vivant & des lambeaux de chair morte, entre les humeurs *animalisées* & *vivantes* dans notre corps, & les fluides altérés, décomposés & sans vie hors du corps humain, après avoir suivi, autant qu'il étoit possible, les mouvemens intérieurs auxquels ces fluides sont soumis, & les effets que ce changement & les miasmes ou les poisons occasionnent sur l'économie animale, a peint à grands traits les divers phénomènes de cette partie importante de la Physologie & de la Pathologie (1).

Cette vaste entreprise alloit être continuée, lorsque la mort a frappé son Auteur. Une mé-

(1) Ceci ne peut offenser les Chymistes célèbres. On sait que nous devons aux progrès de leur art, la plus grande partie de ceux que la Physique a faits dans ces derniers tems. On a voulu seulement rappeller la différence trop oubliée de l'animal vivant au cadavre, & modérer un peu la morgue de ceux qui, n'ayant que les premieres connoissances de chymie, croyent être Médecins, par ce qu'ils ont analysé cer-

lancolie profonde préparoit ce coup depuis longtems : cet état d'anxiété, produit par une goutte vague & des ſpaſmes fréquens, inquiétoit M. de Bordeu. L'exercice de la Médecine, qu'il avoit tant aimé, lui devint à charge ; il ſe livroit avec peine au travail de ſon cabinet ; & cette double privation, le laiſſant en proie à une oiſiveté

tains remedes & détaillé juſqu'au dégoût, quelques molécules de plus ou de moins, rencontrées dans une analyſe faſtidieuſe.

Il ſeroit à deſirer que la Médecine pût être ſoumiſe aux loix de la Phyſique, ſi heureuſement appliquées aux autres Sciences : ſans doute les effets obſervés dans le corps humain dépendent de ces loix immuables. Mais l'action vitale de la fibre & le *gas* animal qui vivifie également les fluides, préſident tellement à notre exiſtence phyſique, qu'il paroit bien difficile de jamais apprécier les phénomènes de l'économie animale, eſſentiellement dépendans de ces deux cauſes. De-là vient que la médecine a ſi peu profité des découvertes faites dans les autres ſciences ; de-là vient que celui qui enſeigne cet art, voit ſouvent ſi différemment de celui qui l'exerce ; de-là vient enfin que malgré les révolutions que la médecine a éprouvées, tandis que les autres ſciences ſont pouſſées ſi loin, cette derniere n'eſt pas encore auſſi avancée qu'on pourroit le deſirer.

forcée, troubla la sérénité de ses jours, que des peines d'un genre différent, n'avoient point altérée.

Livré à l'ennui & à la douleur, après avoir inutilement employé toutes les ressources de l'Art, il prit le parti d'aller aux eaux de Bagnieres. Mais la crainte d'être arrêté par l'instance des personnes auxquelles il n'auroit pu se refuser, lui fit garder le silence sur son départ. Les seuls compagnons de son voyage en furent instruits, & ses amis particuliers, ne l'apprirent que par des lettres qu'il leur adressa le jour même qu'il partit. Voici celle que je reçus. » travaillez tant que vous pourrez dans Paris, mon cher Docteur; pour moi je vais voir si les Nayades de mon pays, voudront me délivrer de mes goutte & rhumatisme. Je leur ai envoyé en ma vie beaucoup de malades qu'elles ont assez bien traités : elles seroient bien ingrates si lorsque j'ai tant fait pour elles, elles ne faisoient rien pour moi. »

Après avoir pris les eaux pendant les deux saisons, & reçu dans son pays l'accueil qu'on n'a coutume d'y faire qu'aux personnes les plus distinguées, M. de Bordeu revint à Paris se portant mieux en apparence, mais dans le fond aussi

malade. Il craignoit l'apoplexie. Dans ſa jeuneſſe le fameux Fizes qui avoit ſi bien préſagé ſa réputation, lui avoit également annoncé qu'il y ſeroit un jour expoſé, comme il avoit preſſenti que M. Venel ami de M. de Bordeu ſeroit atteint d'une diſſolution putride des humeurs. La mort de ce dernier, arrivée un an auparavant, à la ſuite d'un mal de jambe qui caractériſoit cette diſſolution, avoit étonné M. de Bordeu, & la prédiction de M. Fizes ne ſortoit pas de ſa mémoire. Malheureuſement elle s'eſt accomplie d'une maniere ſubite & inattendue la nuit du 23 au 24 Novembre 1776.

Rien n'annonçoit ſa mort la veille : il avoit vu 1776.
ſes malades à l'ordinaire : en rentrant chez lui le ſoir, il ſentit de légeres contractions ſpaſmodiques aux cuiſſes & à l'eſtomac ; mais une potion ſedative qu'il ſe preſcrivit & qui fut préparée chez le ſieur Mitouard ſon Apothicaire, parut le calmer. Il s'endormit d'un ſommeil paiſible, & c'eſt dans cette poſition qu'il a été trouvé mort le lendemain matin dans ſon lit : ce qui a donné lieu au bon mot renouvellé dans le Journal de Paris, *que la mort craignoit ſi fort M. de Bordeu, qu'elle l'avoit pris en dormant.* L'ouverture du corps, n'ayant préſenté aucun dérangement remarquable

dans les organes, les perſonnes de l'Art qui l'ont faite, ont penſé que cette attaque imprévue, étoit l'effet du ſerrement ſpaſmodique de la goutte remontée.

En terminant l'éloge Hiſtorique de M. de Bordeu, je ne rappellerai point la confiance dont le Roi & la Famille Royale, l'ont plusieurs fois honoré, ni celle des Princes & Princeſſes du Sang Royal, de la ſanté deſquels il a été chargé juſqu'à ſa mort & qui l'ont ſincérement regretté. Je ne dirai rien non plus des ſuccès brillans qu'il a eus dans le cours de vingt ans, de la pratique la plus étendue & la plus heureuſe, principalement auprès des perſonnes de la premiere diſtinction. Attaché aux Grands, ſecourable aux petits, donnant indiſtinctement ſes ſoins aux uns & aux autres, affectionnant ſes malades, & les ſuivant avec aſſiduité; les raſſurant ſurtout par l'agrément de ſa figure, la douceur de ſes paroles & les charmes de ſon eſprit, il les examinoit avec ſoin, leur preſcrivoit peu de remèdes & étoit économe de leur ſang. Attentif à écouter juſqu'au moindre avis, & ne rougiſſant point de revenir du ſien, il le propoſoit avec modeſtie & faiſoit aimer ainſi la Médecine dans le Médecin.

Nouvel Erafiftrate, non content de prédire par le pouls les crifes phyfiques des maladies, il poffédoit également l'Art d'en pénétrer les caufes morales. C'eft par cet Art admirable que s'eft reproduite de nos jours, la fcène touchante d'Antiochus *Soter*. Une famille illuftre étoit à la veille de perdre un des héritiers de fon nom. Attaqué en apparence d'une confomption mortelle, cet enfant précieux dépériffoit chaque jour ; tous les fecours paroiffoient infuffifans, lorfque M. de Bordeu s'emparant de la confiance du jeune malade, devina fa penfée, calma fon efprit agité, & le rendit ainfi mieux portant à fa famille défolée.

La facilité avec laquelle M. de Bordeu faifoit la Médecine, fon éloignement pour les remèdes, & fa confiance à la nature, lui ont quelquefois attiré le reproche de ne pas croire entierement à fon Art. Mais douter raifonnablement de cet Art, en s'occupant fans ceffe des moyens de le rendre plus certain, eft-ce un crime ? & n'en eft-ce pas un plutôt de l'exercer avec trop de fécurité, fans en jamais reculer les limites? De-là vient fans doute, que les plus grands Médecins ont héfité auprès des malades. C'eft par cette incertitude

éclairée, que M. de Bordeu paroiſſoit véritablement grand aux yeux de ceux qui l'ont connu dans ſa vie, & c'eſt par elle qu'il le paroitra davantage à la poſtérité qui doit le juger.

FIN.